

— Celui qui s'appelle cette nuit le roi Salomon a de longues épées à son service... Et quo lui coûte la vie d'un homme !

— Et quo me fait à moi la vie ! s'écria Jean le Blond.

La jeune fille l'interrompit.

— Vous aimez de tout votre cœur, dit-elle, et je vous le répète, beau sire, je souhaite que vous soyez heureux.

— Mais, ajouta-t-elle, en faisant un pas vers la draperie par où ses compagnes avaient disparu, vous ne tenterez point de vous rapprocher de la reine.

Jean le Blond courba la tête; il lui sembla qu'on lui enlevait tout ses espoirs.

— Vous laisserez passer la reine, poursuivit Marie, vous laisserez passer la première femme qui viendra après la reine car ce sera moi. Vous vous approcherez de celle qui me suivra et que vous reconnaîtrez à son chaperon de velours de la même nuance que votre toque et à son manteau d'azur pareil à votre manteau. Vous lui offrirez votre main, et que Dieu vous garde, Messire !

— Et cette femme ? demanda Jean le Blond d'une voix suppliante. Oh ! je vous en prie, dites-moi ?...

Marie d'Argennes avait déjà soulevé la draperie, elle mit son doigt sur ses lèvres roses.

Et la draperie retomba.

III

LA SALLE DES ENCHANTEMENTS

Ce n'était pas une illusion et les yeux de Jean ne l'avaient point trompé; c'étaient bien son bon ami le pauvre frère Tranquille que Jean le Blond avait vu au milieu d'une sorte de paradis musulman éclairé par des lumières éblouissantes. Ce lieu féerique était le théâtre où devaient être figurées les molles délices de la cour de Salomon, après que ce roi eut quitté le chemin du Seigneur.

Voici ce qui était arrivé : Tarchino avait conduit le bon frère Tranquille en croupe et au grand galop depuis l'auberge de la Pio jusqu'au château de la Marche. En arrivant, comme il avait hâte de s'entretenir avec le comte, il avait dit à ses compagnons en poussant Tranquille au milieu d'eux : Gardez-le-moi.

Les compagnons de Tarchino examinèrent Tranquille, qui avait les yeux tout hagards, et le même sourire vint à toutes leurs lèvres. On allait se divertir et faire dans les États de Salomon une entrée triomphante.

À côté de la voûte tendue de draperies, qui était comme le seuil du pays enchanté, se trouvait un hangard tout plein d'objets destinés à la représentation; il y avait surtout là des litières pour les rois amis ou tributaires de Salomon, pour les reines et les pontifes. On prit une de ces litières, on la décoiffa et l'on en fit une sorte de palanquin découvert. Une escabelle fut mise au milieu, frère Tranquille fut placé sur l'escabelle et quatre vigoureux soldats, élevant les brancards au-dessus de leurs épaules, s'engagèrent sous la voûte en criant :

— Place à Salamazar, le sorcier de la reine !

Tranquille apparut aux regards de la foule qui encombraient les abords de la voûte, assis tous droits sur son escabeau avec sa soutanelle serrée qui le faisait mince et long comme la hampe d'une lance, avec son visage étonné que surmontait à son insu, un haut bonnet de magicien trouvé sous le hangard.

La foule salua par des acclamations frénétiques cette procession qui ouvrait la série des farces promises.

— Salut ! cria-t-on de toutes parts, salut, gloire et honneur au magicien de la reine !

Il faut pourtant bien dire quelle était la position mentale de Tranquille et ce qu'il pensait ce pauvre être incomplet, qui avait en lui des faiblesses d'enfant avec des élans héroïques, qui avait l'ignorance et la science, la sagesse et la folie. Tranquille était, avant tout, un esprit appauvri par la continuelle rêverie. Tranquille vivait hors du monde réel, et depuis son enfance, il y avait autour de lui comme un autre univers créé par la fièvre de son cerveau.

Une heure auparavant, dans la salle basse, de l'auberge, Tranquille s'était endormi dans l'exaltation de ses rêves : au moment même où on l'arrachait en sursaut à son sommeil, on l'avait guindé sur un cheval dont le galop rapide avait achevé de l'étourdir.

Il sentit bien, pendant que le cheval de Tarchino l'emportait, que les idées tournaient dans sa cervelle; il vit la nuit se peupler tout à coup et une sorte de vertige joyeux s'empara de lui, les cailloux de la rue rendaient des gerbes d'étincelles et dans l'entretien des hommes d'armes, il saisissait un mot à chaque instant répété :

— Salomon ! Salomon ! Salomon !

Le songeur était là déjà au milieu d'un songe et se laissait bercé.

Pendant qu'il traversait la voûte, un grand éblouissement remplit son cerveau.

Une fois dans le jardin, c'était bien un monde nouveau qui l'entourait et qui ressemblait à ce monde confus, ténébreux, et à la fois splendide qui surgissait si souvent dans la solitude de ses nuits, le monde enfanté par les fous savants et malades, ses prédécesseurs dans la recherche de l'Œuvre.

Et ici, comme dans les rues obscures de Paris endormi, Tranquille distinguait un mot qui dominait les fracas de la foule.

(A CONTINUER.)

Commencé le 2 Janv. 1880. — (No. 1.)

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance, à l'avenir nous ne pourrons fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Toute personne peut s'abonner directement à notre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

ABONNEMENT—Un an	\$1.00
" Six mois	0.50
" Trois mois	0.25
" Le numéro	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boite No. 1936.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal